

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

*La Lettre*

Coll. « Bleue », 2010

*Absinthe*

Coll. « Bleue », 2010

PIERRE-YVES CHAPALAIN

## Outrages

L'ornière du reflux

**LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS**

Ouvrage publié avec le concours  
du Centre national du livre

*Ce texte a été créé en résidence le 4 novembre 2015 au Théâtre de Sartrouville et des Yvelines, centre dramatique national, dans une mise en scène de l'auteur.*

*Avec Jean-Louis Coulloc'h, Ludovic Le Lez, Julie Lesgages, Kahena Saïghi, Catherine Vinatier.*

Collaboration artistique : Yann Richard  
Scénographie : Mariusz Grygielewicz  
Régie générale et plateau : Frédéric Plou  
Lumière : Grégoire de Lafond  
Son : Tal Agam  
Costumes : Élisabeth Martin  
Production-diffusion : Nathalie Untersinger

Coproduction : compagnie Le Temps qu'il faut / les Scènes du Jura, scène nationale / le Théâtre de Sartrouville et des Yvelines, centre dramatique national / le Théâtre Anne de Bretagne, scène conventionnée / le Canal-Théâtre du Pays de Redon, scène conventionnée pour le théâtre (aide à la résidence) / la Maison du Théâtre – Brest / le Grand Logis – ville de Bruz / l'Archipel, pôle d'action culturelle Fouesnant-Les Glénan / le Théâtre Dijon-Bourgogne, centre dramatique national.

Avec l'aide à la production de la DRAC Bretagne, le soutien du Fonds SACD Théâtre, de la Région Bretagne et du conseil général du Finistère.

Remerciements au Théâtre de l'Échangeur, Bagnolec.

© 2015, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-456-0

Les historiens de l'art et de la littérature savent qu'il y a entre l'archaïque et le moderne un rendez-vous secret, non seulement parce que les formes les plus archaïques semblent exercer sur le présent une fascination particulière, mais surtout parce que la clé du moderne est cachée dans l'immémorial et le préhistorique. C'est ainsi que le monde antique se retourne, à la fin, pour se retrouver, vers ses débuts ; l'avant-garde, qui s'est égarée dans le temps, recherche le primitif et l'archaïque. C'est en ce sens que l'on peut dire que la voie d'accès au présent a nécessairement la forme d'une archéologie. Celle-ci ne nous fait pas remonter à un passé éloigné, mais à ce que nous ne pouvons en aucun cas vivre dans le présent. Demeurant non vécu, il est sans cesse happé vers l'origine sans pouvoir jamais la rejoindre. Le présent n'est rien d'autre que la part de non-vécu dans tout vécu, et ce qui empêche l'accès au présent est précisément la masse de ce que, pour une raison ou pour une autre (son caractère traumatique, sa trop grande proximité), nous n'avons pas réussi à vivre en lui. L'attention à ce non-vécu est la vie du contemporain. Et être contemporains signifie, en ce sens, revenir à un présent où nous n'avons jamais été !

GIORGIO AGAMBEN.

## PERSONNAGES

LE PÈRE.

LA MÈRE.

MATHILDE, *la fille*.

MARGOT, *l'amie de Mathilde*.

L'AVOCAT.

L'INVITÉ 1.

L'INVITÉ 2.

LE FRÈRE JUMEAU DE L'AVOCAT.

*Voix masculine dans le dictaphone :*

« C'était l'hiver, il y avait sur la mer des oiseaux blancs

Plusieurs taches blanches qui recouvraient la mer

Je me suis assoupi au coin d'un rocher

À m'enfoncer petit à petit dans le sommeil

Sommeil obscur où je m'en allais vers la fin des eaux

Alors pour lutter contre le courant qui m'emportait vers le fond dans un trou de la terre

Je me réveillais par à-coups

Il y avait plein d'oiseaux blancs qui recouvraient la mer

Plus loin je voyais une tache noire sur le sable

Ah ?

Tiens... Je vais voir de plus près pour jeter mes yeux dessus :

La vieille reposait sur le sable

Elle était allongée de tout son long

Elle ne m'avait jamais si peu emmerdé que comme ça

D'habitude je la surprénais en train de chiper des bouteilles dans la cave de chez moi, celle qui est dans le champ derrière, elle passait toujours par le trou dans le grillage...

Elle sortait de sa maison à la nuit tombée...

Maintenant...  
Elle était allongée de tout son long sur le sable  
Elle dormait...  
Et puis...  
La mer lui est montée dessus  
Je me disais  
Au moins elle ne pensera plus, ça rassure de savoir  
qu'elle ne pensera bientôt plus... La première fois  
qu'il n'y aura plus une seule horreur sur moi qui  
traîne dans son crâne  
Plus rien ne peut traverser la tête d'une morte, et ça  
fait du bien, je devenais dingue lorsque je m'imaginai  
tout le mal qu'elle pensait de moi, je n'étais plus un  
homme, pire qu'un rat qui longe les talus. »

## TABLEAU I

*La fille, Mathilde, est seule...Après quelques instants,  
on entend des pas qui se rapprochent, on pourrait  
penser à quelqu'un marchant dans un long couloir...  
Une porte s'ouvre...  
La mère entre...*

LA MÈRE. – Il fait sombre ?

MATHILDE. – Oui, peut-être

LA MÈRE. – Pourquoi tu fais tout ce vacarme ? Tu  
parles souvent à travers les murs...

MATHILDE. – Tu entendais quelque chose ?

*Un son lointain.*

LA MÈRE. – Tu veux que je t'aide à ouvrir les fenê-  
tres ?

MATHILDE. – Non, non, c'est très bien comme ça...

LA MÈRE. – Je vais au moins ranger un peu... Regarde,  
il y a toutes tes affaires qui traînent encore. (*La mère*

*plie quelques affaires à même le sol.)* Tu devrais aller te promener sur la grève...

MATHILDE. – Oui

LA MÈRE. – Tu as une drôle de manière de me dire oui

MATHILDE. – J'avais oublié que tu étais comme ça

LA MÈRE. – Le temps dehors est une invitation à aller se promener. Mon Dieu, tout ce linge... C'est quoi tout ce linge ! Et tous ces cartons ?

MATHILDE. – C'est rien, j'ai envie de ranger tout dans des cartons

LA MÈRE. – Et cette valise ?

MATHILDE. – Arrête s'il te plaît

*La mère touche un vêtement de la malle / d'une valise ouverte...*

LA MÈRE. – C'est extraordinaire ce tissu

MATHILDE. – Je te le donne

LA MÈRE. – Merci ! (*La mère touche son genou, petite douleur.*) Non, je peux pas

MATHILDE. – Je t'assure

LA MÈRE. – Non

MATHILDE. – Je te dis que si !

LA MÈRE. – Merci. (*Elle met le vêtement sur son ventre pour regarder la couleur... Petite douleur au genou à nouveau.*) En Afrique du Sud, les personnes avec des problèmes articulaires ont pris l'habitude de se frotter avec des capotes anglaises pour atténuer les douleurs. La graisse des préservatifs serait le plus efficace des traitements. Je devrais essayer

MATHILDE. – Ces Anglais, décidément...

LA MÈRE, *un peu étonnée.* – Tu veux que je te fasse un thé ?

MATHILDE. – Non

LA MÈRE. – Il y a quelque chose ?

MATHILDE. – Qu'est-ce qui te fait dire ça, tout de suite ?

LA MÈRE. – Je pense c'est tout

MATHILDE. – Alors si c'est ça que tu penses, je dis plus rien

LA MÈRE. – Non, je me disais seulement qu'il se passait peut-être quelque chose ?

MATHILDE. – C'est pas ça du tout, mais alors pas du tout, c'est pas pour moi que je crains quelque chose

LA MÈRE. – Ah bon ?

MATHILDE. – Oui

LA MÈRE. – C'est pas par rapport à toi ?

MATHILDE. – Non

LA MÈRE. – Tu es sûre ?

MATHILDE. – Oui

*Le téléphone sonne, on entend le père en coulisse dire : « Allô. »*

LA MÈRE. – Tu diras quand tu veux si tu veux dire toujours ?

MATHILDE. – Je sais pas

LA MÈRE. – Ça regarde qui au premier chef alors ?

MATHILDE. – Une amie

LA MÈRE. – Ah ?

MATHILDE. – Oui

LA MÈRE. – Ça peut arriver ça, c'est rien

MATHILDE. – Oui, mais c'est une chose qui pourrait la tuer

LA MÈRE. – Ah ?

MATHILDE. – Oui

*Le père entre.*

LE PÈRE. – Il y a quelqu'un qui n'arrête pas d'appeler et quand je lui réponds, il raccroche

LA MÈRE, *doucement*. – Il y a quelque chose qui se passe

LE PÈRE. – Je ne sais pas. La personne ne dit rien. C'est agaçant. Rien. Il y a un long temps vide, puis ça raccroche. À moins que j'entende mal...

*Le père touche son sonotone.*

LA MÈRE. – S'il te plaît

LE PÈRE. – Qu'est-ce qu'il y a ?

LA MÈRE. – Rien... (*À Mathilde.*) On est très heureux ton père et moi que tu sois revenue ici !

LE PÈRE. – Ah oui !

MATHILDE. – Ça n'a rien à voir !

LA MÈRE. – Je sais et si tu veux rien dire, c'est ton droit

LE PÈRE. – Oui

LA MÈRE. – Moi je préfère mourir que de te forcer, nous on n'a jamais forcé à rien...

MATHILDE. – Je sais pas ce qu'il faut faire

LA MÈRE. – Ah ? (*Temps.*) C'est comme tu veux, si tu veux pas dire plus

MATHILDE. – C'est terrible si je dis rien à mon amie, c'est pire que tout... Je dois lui dire... Sinon je risquer de me désosser à force !

LE PÈRE. – Ah bon ?

MATHILDE. – Ça commence toujours comme ça et après ça devient trop tard

LA MÈRE. – Une grande amie à toi alors ?

MATHILDE. – Oui, Margot

LA MÈRE. – Qu'est-ce qu'il faut faire ?

MATHILDE. – Lui dire... Parce que son oncle va préférer tout me donner plutôt qu'à elle

LA MÈRE. – Qui ?

MATHILDE. – Edmond

LA MÈRE. – Edmond ? Le voisin ?

MATHILDE. – Oui

LE PÈRE. – Eh bien je peux te dire tout de suite, je ne vais pas tarder à avoir une hémorragie

LA MÈRE. – Quand ?

LE PÈRE. – Là, en ce moment, je suis en train de faire une hémorragie

LA MÈRE. – C'est pas possible

LE PÈRE. – Si

LA MÈRE. – Attends un peu avant de mourir

LE PÈRE. – Il veut te donner quelque chose ?!

MATHILDE. – Oui

LE PÈRE. – N'approche pas de ce type !

MATHILDE. – Je n'arrête pas de penser à Margot. Quand on était petites on jouait souvent ensemble, le long du talus, pour voir la mer derrière... Des inséparables

LA MÈRE. – Ah oui ! La nièce d'Edmond. Avec des cheveux noirs !

MATHILDE. – Oui, noirs !

LA MÈRE. – Oui, partout, à cause de la couleur de ses dents, elle avait souvent de la terre dans la bouche !

MATHILDE. – Edmond dit qu'il la voit jamais ! Alors il veut tout me donner parce qu'elle ne vient jamais le voir

LA MÈRE. – Ah ?